

L'écriture est-elle une drogue plus forte que les substances sous le joug desquelles on peut tomber ? Trois livres font le récit des plaisirs et des ravages de l'addiction, et de l'art comme possibilité d'en sortir

Shoot verbal

FLORENCE BOUCHY

Survivant presque miraculeusement, et comme à son corps défendant, à d'innombrables overdoses d'héroïne, Kurt Cobain, le chanteur de Nirvana, mythique groupe de rock grunge des années 1990, a finalement mis fin à ses jours, à l'aide d'un fusil, en avril 1994. Dans sa lettre d'adieu, dont Héloïse Guay de Bellissen reproduit une traduction dans *Le Roman de Boddah*, il laisse entendre que son suicide achève le trop lent processus d'autodestruction que constituait son addiction à l'héroïne.

C'est précisément lorsqu'il met à l'épreuve du réel son désir de mourir que le narrateur du *Produit*, le premier roman de Kevin Orr, décide d'entamer un processus de sevrage, quelle qu'en soit la difficulté. Complètement dépendant de la consommation d'une drogue qui ne sera jamais spécifiée, ce jeune trentenaire part à New York chez des amis. Là, il comprend « *INTIMEMENT* devoir mourir bientôt » s'il ne se désintoxique pas. « *Puisque le PRODUIT me tue, se dit-il, pourquoi je ne me lève pas tout de suite et ne vais pas me jeter du haut du toit ?* » Penché sur le vide, il a

La littérature pointe le combat que se mènent l'art, l'amour et les drogues, en se prenant sans cesse l'une pour l'autre

pour et comprend que « *manifestement, [il] ne voulai[t] pas [se] suicider* ». Comme il n'y a « *aucun sens à faire les choses à moitié* », il prend la décision « *d'en finir avec l'ADDICTION* ».

Loin du « *dérèglement de tous les sens* » célébré par Rimbaud, *Le Produit* fait des paradis artificiels, que la tradition littéraire associe à la création artistique, le principal obstacle à la connaissance et à l'expression de soi. En déplaçant l'accent de la consommation à l'addiction, de l'extase à l'asservissement, la littérature pointe la concurrence qu'exercent à son encontre des plaisirs plus immédiats et exclusifs, voire le combat que se mènent l'art, l'amour et les drogues, en se prenant sans cesse l'une pour l'autre, puisque « *se shooter*, déclare le Cobain du *Roman de Boddah*, *c'est à la fois être amoureux, dans l'attente d'une seule chose, et se sentir enfin exister quand la dope entre dans vos veines et, ensuite, avoir envie de crever quand elle n'y est plus* ».

Le cœur a lâché

« *LA PASSION AMOUREUSE* reste connotée positivement, alors qu'elle repose sur les mêmes ressorts de dépendance et d'intoxication que l'addiction à l'héroïne », souligne Mathieu Lindon, interrogé à propos d'« *Une vie pornographique* (lire page suivante) ». Ce parallèle est au cœur de *Georgia*, premier roman du slameur Julien Delmaire. Venance, Sénégalais sans papier installé en France, tombe accro à Georgia aussi vite qu'elle-même a dû, des années plus tôt, devenir toxicomane. Aujourd'hui, l'ancienne étudiante a tout juste la force de faire les passes nécessaires à l'achat de son héroïne. Leur « *amour de soupentes, de vitres brisées* » finira mal, on le sait dès la première page, où le corps de Venance, mort en centre de rétention, le cœur brisé, est rapatrié au Sénégal. Mais ce refrain d'une passion tragique, « *reprim[s] mille fois* », comme la chanson de Ray Charles qui donne son nom à la jeune femme, Julien Delmaire l'entonne avec une rage lyrique fleurie et singulière. ■ R.L.

Georgia, de Julien Delmaire, Grasset, 256 p., 17 €.

Ce que semblent interroger ces deux romans aux dénouements antagonistes, c'est la nature de la pulsion qui conduit à l'addiction. Dans le premier, elle apparaît comme une solution choisie pour s'autodétruire lentement, obéissant à un désir de mort ; dans l'autre, elle se manifeste en premier lieu comme la recherche d'un plaisir, une simple solution trouvée pour alléger les souffrances, mais dont le prix à payer est la destruction. Elle serait ainsi une sorte de pulsion de vie qui se serait trompée de chemin. Cette hésitation, voire cette indécidabilité, confère toute sa force de stupéfaction à *Stéréoscopie*, le récit que fait Marina de Van – auteure, en 2011, de *Passer la nuit* (Allia) – du « *voyage toxicologique et médical* » qu'elle a accompli depuis 2009. Si l'actrice et réalisatrice a toujours connu des périodes de consommation excessive d'alcool, l'état dans lequel elle se trouve alors n'a plus

rien de maîtrisé. « *Aujourd'hui*, écrit-elle, *je ne me sens plus capable de rebondir. Je me sens rattrapée par ma propre inclination, battue, asservie à la pulsion de boire et d'avaler des quantités croissantes de médicaments* ». Supportant la déchéance physique qui accompagne son alcoolisme, laissant son corps suinter « *l'odeur de l'alcool, mêlée à celles de la sueur et de l'urine* », acceptant de « *perdre régulièrement conscience et mémoire l'après-midi et le soir* », elle ne se reprend que lorsqu'elle entrevoit « *le potentiel léta* » du « *mélange souvent explosif* » qu'elle ingère, ou quand elle s'« *épouvante du danger de mort* » dont son thérapeute lui fait prendre conscience en lui annonçant qu'on la « *retrouvera bientôt froide et figée* ».

Le lecteur suit pas à pas, et avec émotion, la lutte que mène la réalisatrice contre ses addictions, de cure en cure, et

de rechute en rechute. L'écriture est pourtant sans pathos, précise dans ses descriptions, et d'une lucidité désarmante. Marina de Van ne cache rien du plaisir que lui procurent, brièvement, l'alcool et la drogue. La cocaïne lui donne « *le sentiment de la tonicité et de l'intérêt pour autrui qui font défaut à [s]a vie* ». « *Emancipée de ma torpeur*, écrit-elle, *je me sens loquace, désireuse de bouger, aimant la vie, oubliant sa rugosité, plongée dans un état de liberté psychique intense et jouissive* ». Elle sait aussi combien la dépendance l'avilit. « *Soudain, la pulsion m'aveugle*, explique-t-elle, *et je redeviens l'être nécessaireux qui courtise une substance, se soumet à cette nouvelle maîtresse. (...) La cocaïne ne me donne un plaisir fugitif que pour mieux m'enserrer dans le rétiaire d'une autre souffrance : celle de l'attente, du manque, de la descente insoutenable qui vient clore la consommation* ». A elle seule, cette des-

cription, clinique mais sans froideur, justifierait le voyage littéraire.

Mais le livre de Marina de Van va bien plus loin. La réalisatrice expose et analyse la relation qu'elle entretient avec ses thérapeutes. L'écriture rend parfaitement palpable ce que l'écrivain nomme sa « *nouvelle addiction* » : « *Mon addiction à la vie médicale, à un dialogue serré grâce auquel ma santé croît en proportion de ma dévotion à des figures tutélaires* ». Si une addiction chasse l'autre, en un mouvement que la lecture fait d'abord ressentir comme une triste fatalité, l'issue du récit, ouverte, laisse entendre que, peut-être, on se libère d'une addiction en lui en substituant d'abord une autre, moins nocive.

C'est aussi ce que laisse penser *Le Produit* de Kevin Orr. En lutte contre des « *pulsions qui s'imposent à [lui] avec force* », son héros s'efforce de les dire pour trouver « *des moyens de leur échapper... et si ce*



Stéréoscopie

de Marina de Van,
Allia, 144 p., 9,20 €.

Actrice, réalisatrice et auteur d'un premier roman dans lequel elle évoquait une dépression, Marina de Van livre le récit de son combat contre ses addictions à l'alcool, la drogue et les médicaments. Après sa montée des marches, à Cannes, sous l'emprise d'un « cocktail explosif », elle entame une première cure de désintoxication. De périodes de sevrage en rechutes, elle noue avec ses thérapeutes une relation dans laquelle se rejouent les éléments du scénario qui l'ont conduite à se réfugier dans la dépendance.

Le Produit

de Kevin Orr,
Seuil, « Fiction & Cie », 200 p., 17 €.

Le 11 juin 2012, un trentenaire parisien décide d'arrêter de consommer le « produit » dont il est dépendant. Profitant d'un séjour à New York chez un couple d'amis bienveillants, il met en œuvre toutes les stratégies nécessaires pour renoncer à son addiction. Ses dix jours de lutte deviennent l'épreuve initiatique qui lui permettra de devenir écrivain. Seul remède au manque et à la souffrance, l'écriture donne forme à son combat, à sa victoire et à l'affirmation d'une identité affermie.



Le Roman de Boddah

d'Héroïse Guay de Bellissen,
Fayard, 336 p., 19 €.

Donnant la parole à « l'ami imaginaire » auquel le chanteur du groupe de rock grunge Nirvana n'a cessé de s'adresser jusqu'à son suicide, en 1994, Héroïse Guay de Bellissen entre, grâce à cet habile procédé narratif, dans le quotidien, rythmé par les prises d'héroïne, de la star et de sa femme, Courtney Love. Entre musique, drogue et passion, le destin de Kurt Cobain, vu à travers les yeux de son alter ego, devient emblématique du combat, perdu d'avance, de l'amour contre les pulsions d'autodestruction. ■

n'est d'arriver à les éradiquer (ça je n'y arriverai pas) au moins de les réduire et de les calmer. » « Leur intensité m'oblige, constate-t-il. Elles me font sentir mauvais. Parce que je voudrais leur être supérieur et les dominer et que je n'y parviens pas. » Reve-

De simple échappatoire au début du roman, l'écriture va peu à peu se muer en nouvelle addiction, et constituer une solution

nant sur son passé, il s'aperçoit que sa dépendance au produit a succédé à sa période d'anorexie traversée à l'adolescence. Là encore, une addiction a pris la place de l'autre, sans bénéfice évident. Reste donc à trouver ce qui pourrait procurer du plaisir au narrateur et atténuer

sa souffrance, sans le détruire. « Ne pas consommer!!! Ne pas consommer!!! Ecrire, décide-t-il. Se servir de l'écriture pour ne pas consommer. » De simple échappatoire au début du roman, l'écriture va peu à peu se muer en nouvelle addiction, et constituer une solution, certes compulsive, mais vraisemblablement moins nocive que toutes les autres. Elle substitue, à l'aliénation de l'addiction toxicologique, le sentiment d'exister et d'être l'auteur de sa vie. « J'écrirai, comprend le narrateur du *Produit*. J'essayerai d'accomplir ce monologue interne où s'invente ma vie, MA vie, mon passé, mes pouvoirs, mes aspérités, mes souffrances, mes inexistants. » Le récit chronologique, minuté, du combat contre l'envie tyrannique du produit, se fait ainsi roman de la naissance d'un écrivain.

Si l'élaboration, voire la sublimation, de la souffrance par l'art, constitue une étape décisive et salvatrice dans le roman de

Kevin Orr et le récit autobiographique de Marina de Van, on ne peut que constater son échec dans le parcours de Kurt Cobain, pourtant au sommet de sa gloire. Bien plus qu'un livre de fan, *Le Roman de Boddah* ne peut pourtant constituer qu'un récit fictionnel assuré, par « l'ami imaginaire » d'une star de 27 ans à laquelle les mots ont sans doute manqué pour dire sa dépendance et sa souffrance. Entre confession au lecteur et mise à distance d'une expérience, *Stéréoscopie* et *Le Produit* témoignent avant tout d'une confiance trouvée ou renouvelée dans les vertus libératoires du langage et de la littérature. Mais ils sont aussi la meilleure preuve que l'élaboration littéraire d'un combat intime peut surmonter les risques du narcissisme et de la complaisance, pour toucher au vif le lecteur. Qui n'a aucune raison de chercher à se sevrer de cette drogue douce mais puissante qu'est la littérature. ■

Extraits

« Je continue de prendre mon neuroleptique, et de voir régulièrement Michaël, à qui je confie ma consommation de cocaïne, en la minimisant. Sous l'effet de cette discrétion dans mes aveux, ou d'une inclination fataliste générée par le contact aux dépendants, Michaël ne bronche pas. Il semble s'en remettre à mon contrôle. Je lui cache que je l'ai perdu. Mon avidité à consommer la poudre s'est réveillée intacte, violente, harcelante, obsessionnelle. Elle me possède avec une puissance que je ne lui laisse pas entrevoir, de crainte d'une nouvelle hospitalisation. (...) Je veux mourir encore. Je crois avoir trouvé cette fontaine de jouissance dans la cocaïne (...). »

STÉRÉOSCOPIE, PAGE 44

« Je n'avais jamais eu l'idée d'arrêter concrètement. Je ne m'en étais jamais cru capable surtout. Et j'ai pensé qu'au-delà de ce que m'apporterait mon indépendance à l'égard du PRODUIT (et la fin de mon ADDICTION) en termes de confiance, de manière d'apprécier la vie, de revivre avec mon corps, d'avoir des idées claires, de ressentir mes émotions et d'avoir des sentiments (parce que je n'ai plus de sentiments. Je ne suis plus amoureux. Je n'aime plus. Je n'ai plus de passion. Je ne suis plus l'Homme qui se bat pour atteindre un élément fondamental, etc.); au-delà de tout cela : j'ai regardé la vérité en face et je me suis avoué que je savais INTIMENTEMENT devoir mourir bientôt si je ne m'arrêtais pas. »

LE PRODUIT, PAGE 14

« L'ambiance au sein de Nirvana n'était pas au beau fixe. Krist et Dave étaient d'accord pour dire que Kurt prenait de l'héro depuis qu'il fréquentait Courtney. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que l'inverse était plus juste. Courtney en prenait régulièrement depuis qu'elle était avec lui. Elle s'était imposé des limites, "jamais deux jours d'affilée", elle pensait éviter les risques de devenir accro. Bien sûr, c'était utopique, parce que l'héro c'est tous les jours ou rien. Mais elle voulait essayer de contrôler la cadence. Vivre avec Kurt voulait dire en prendre tous les jours. Et l'addiction devenait problématique autant pour elle que pour Nirvana. »

LE ROMAN DE BODDAH, PAGE 82

Mathieu Lindon : « Parler de l'héroïne est une manière de parler de tout »

La dépendance est au centre d'« Une vie pornographique », son nouveau livre

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
RAPHAËLE LEYRIS

Dans *Ce qu'aimeur veut dire*, son précédent roman (POL, 2011, Prix Médicis), évocation de ses liens avec son père, l'éditeur Jérôme Lindon, et de son amitié avec le philosophe Michel Foucault, Mathieu Lindon soulignait l'importance de la drogue dans sa « formation ». Écrit à la troisième personne, ayant pour héros Perrin, un universitaire héroïnoman, *Une vie pornographique* est un roman sur toutes les dépendances.

L'écriture d'« Une vie pornographique »

Drôle d'accoutumance

« PORNOGRAPHIQUE », la vie de Perrin l'est fort peu dans sa dimension sexuelle – l'héroïne, qu'il prise avec entrain, s'avérant le « meilleur aphrodisiaque pour l'impuissance ». Elle l'est, en revanche, par la lucidité obscène avec laquelle ce maître de conférences à l'université en vient à percevoir l'existence, comme une grande suite de commerces où les affects sont presque absents – si l'on excepte, et encore, son « amitié opiacée » avec un artiste, Lusiau, et ses amours compliquées, toujours entravées par la drogue et par les mensonges auxquels elle oblige, avec Kei et Benassar. Mais cette lucidité ne s'étend pas à lui-même : Perrin nie sans cesse qu'il ait un problème. La meilleure preuve n'en est-elle pas que, en acceptant de se sevrer, il tombera, lui auquel son médecin ne voit pas la « structure psychique d'un toxicomane », dans une succession de nouvelles accoutumances ? Faisant de la dépendance une composante essentielle de la condition humaine, *Une vie pornographique* réussit à raconter une addiction au plus près mais avec un détachement qui confère au roman autant de mélancolie que de puissance drolatique. ■ R. L.

Une vie pornographique, de Mathieu Lindon, POL, 272 p., 17 €.

découle-t-elle de « Ce qu'aimeur veut dire » ?

Oui, en un sens. Même si, dans *Ce qu'aimeur veut dire*, la drogue joue un rôle plutôt positif. Pendant toute une période de ma vie, j'aurais été prêt à proposer de la drogue à tout le monde, comme s'il s'était agi d'une trouvaille extraordinaire. Voilà des années que j'ai arrêté, et je serais désolé de savoir que qui que ce soit en a pris à cause de moi. Mais le sujet a été important dans ma vie, et j'ai toujours eu envie d'en faire quelque chose littérairement. Parler de l'héroïne est une manière de parler de tout. Ce que l'on reproche à cette drogue, c'est la dépendance, ce que mille autres éléments de la vie suscitent pareillement. J'avais envie de m'attaquer à ce sujet.

Cependant, vous rompez avec la veine autobiographique de vos derniers livres, « *Enfance* » et « *Ce qu'aimeur veut dire* ».

Il y a plusieurs livres sur la drogue que j'aime – récemment, *Portrait d'un fumeur de crack*, puis *90 jours*, de Bill Clegg (Jacqueline Chambon, 2011 et 2012). Mais il me semble que le schéma, depuis Thomas De Quincey (1785-1859) et *Les Confessions d'un mangeur d'opium* est toujours le même : celui de la confession. Je ne voulais pas d'un « je », ni que l'on puisse m'identifier au personnage principal. Je m'étonne toujours de ce que la drogue semble ne pas être un sujet romanesque, que l'on ne puisse en parler que sur le mode du vécu. Ça m'intéressait de faire autre chose. D'habitude, du reste, les livres sur la drogue s'arrêtent avec le sevrage. J'ai bien aimé que ce ne soit pas le cas du mien, que l'héroïne existe toujours, même après avoir disparu, comme le montre le chapitre « Un camaïeu d'addictions », à propos de toutes celles qu'embrasse Perrin – à la médecine, au sport, etc. – après avoir décroché.

Il y a dans l'écriture une grande distance, dotée d'une force comi-

que quand elle tient au déni de Perrin, qui refuse de se reconnaître dépendant. Ce détachement, qui donne une couleur d'écriture différente de celle de vos autres livres, est-il lié au rapport au monde induit par l'héroïne ?

Cela me fait plaisir que l'aspect comique se ressente. Il n'y a rien de pire que la mauvaise foi, et celle de Perrin est forte ; elle m'amuse, notamment quand elle consiste à admettre que la dépendance existe, mais à vouloir en faire quelque chose de positif. Au cœur de mon travail, il y a toujours eu ces questions : comment les gens pensent-ils ? Comment mentent-ils et se mentent-ils ? L'ironie empêche de savoir dans quelle position on se tient. Il me semble que mon « style » a toujours tenu à une recherche de la déstabilisation. Ici, elle est encore plus importante, dans la mesure où ce livre s'adresse à des gens qui n'ont pas forcément le même rapport à la drogue que le personnage. Comme si la déstabilisation circulait entre le livre et le lecteur.

D'ordinaire, les textes sur la drogue comprennent tout un champ lexical autour du sujet. C'est étonnamment peu le cas ici. Pourquoi ?

Dans la mesure où j'ai refusé que le livre soit écrit sur le mode de la confession, je n'ai pas voulu faire le malin avec cela. Le plus souvent, l'héroïne est perçue de deux manières : soit comme un élément culte, lié aux arts et à la création – façon William Burroughs –, soit comme l'origine d'une déchéance absolue. J'ai voulu que mon livre n'affiche de dimension mythique ni en bien ni en mal, pour montrer le côté « ordinaire » des choses. Que les gens puissent projeter autre chose que l'héroïne sur mon texte. Après tout, ce que je raconte, c'est une histoire d'amour pure et simple, avec une héroïne particulière. ■

